

RECUEILLIR CE QUE LE TEMPS NOUS OCTROIE, JADIS, AUJOURD'HUI, À L'AVENIR ET POUR TOUJOURS

“G”NÉRALISER

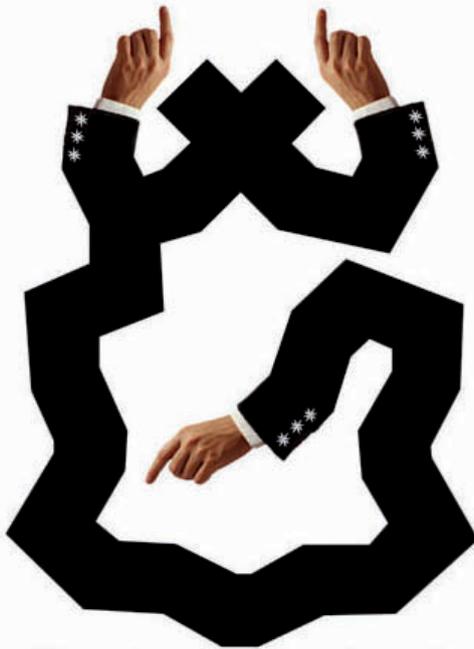
L'ADAGE L'AFFIRME, sur le ton de la vérité péremptoire : *il ne faut point généraliser*. Il y a là, on le sent, comme un péché capital de plus.

MAIS EN SOMME, lorsqu'on s'en prend au principe de la généralisation, on rembarre essentiellement le généralisationisme d'autrui, qui ne peut prendre ses aises qu'au détriment du nôtre.

EN SA FAVEUR, nous proclamons qu'il faut généraliser, parce que le monde ne fait que cela, qu'il s'est engagé une course à la schématisation pour laquelle la ligne d'arrivée du trait le plus grossier possible, du plus petit dénominateur commun, de la couleur et de la parole qui les résume toutes, doit être disputée à des amateurs qu'il faut vaincre, pour jeter la couronne du gagnant, tressée des lauriers du pays de l'impossible, à la muse offensée par un tel outrage à la POSSIBILITÉ.

RÉSUMONS, SIMPLIFIONS, CARICATURONS, SCHÉMATISONS A FOND.

Le stade intermédiaire, qui fait régner doucereusement la sensation d'un univers préservé, « diversifié » est une ignominie sans nom, d'une hypocrisie inqualifiable se sauvant la mise à court terme. C'est le médecin qui jette une dernière ordonnance bidon dans la chambre de l'agonisant, pour se laisser le temps de gagner la porte et de fuir les remontrances.



Giga le maître la 8838

ÊTRE UNE « PERSONNE », avoir des « droits » à une « vie » « privée » et ce genre d'années générales, il est généralement admis qu'on ne peut remettre en question de tels « à qui », sans avoir à redouter le traditionnel, l'inévitable, le général « et à vous, si on vous le faisait ? », voilà les moyens termes d'un TERRORISME OCCULTE GÉNÉRALISÉ, qui ne craint pas, lui, de jouer la carte de la généralisation, mais qui prendra un air offusqué si on l'en accuse, et prouvera par autant de raisonnements qu'on voudra, sa parfaite tolérance et son objectivité impeccable à l'égard de la moindre fourmi dissidente.

NOUS NOUS DRESSONS comme des partisans chaleureux de ce terrorisme, mais en mode avéré et boosté, vitaminé. Ne serait-ce que pour balayer l'ennui, mais surtout le triomphe de la bassesse d'âme.

CETTE BASSESSE est un argument à elle seule pour condamner tout le bien-vivre, quand il ne s'agit que d'une bonne conscience qui produit du mal-vivre, du vivre-détruit à force de prétendre vouloir sauver la vie.

COMME SI LA VIE avait besoin qu'on la sauve ! Qu'on l'assiste, la malheureuse !

LA VIE, hagarde, qui ne saurait pas ce qu'elle fait, folle, malade, méchante, qu'il faudrait sans cesse canaliser, amender, remettre sur ses rails. Qu'il faudrait soutenir et plébisciter, encourager, défendre, moraliser, prôner, et même... vivre. Car la pauvre ne saurait pas même faire ça toute seule.

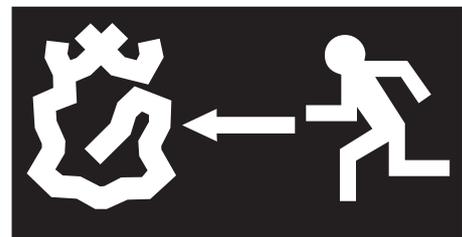
GIGABROTHER avec son G d'or en papier de chocolat, offre la possibilité de ne plus confondre « général » avec « commun », « vulgaire » avec « grossier » qu'au creuset brûlant de la création.

MAIS QUI NE VERRAIT que Gigabrother est une création ? Et qu'y a-t-il d'autre ? Car il ne s'agit pas d'une création de plus, dans un monde qui en produirait avec aisance à foison, comme si cela était possible, et ne devait pas attirer l'attention sur la rareté, l'introuvabilité de la création.

NOUS SERONS les derniers à nous plaindre des conditions requises à l'émergence de toute création unique, le foisonnement, le crépitement de la redite du même sous le masque du nouveau, cet endroit où l'inouvo peut abriter sa fragile croissance sous le silence et le secret.

INNOUVO qui, n'en doutons pas, n'est qu'une palpitation ultime et condamnée, une agonie, le cri d'un albatros qui tend ses grandes ailes inutiles et cassées à jamais, mais vers l'inconnu.

NOUS NE VOULONS que des fins grandioses, proclamées, puisque le goût de la fête est un irrémédiable appétit des foules crépusculaires, pas des funérailles étouffées, sordides, d'une civilisation dont on dirait qu'elle nous a « quittés », qu'elle est « partie », comme



on dit misérablement, aujourd'hui, des gens qui sont devenus des cadavres, et qui ont perdu jusqu'à la solennité glabre, la digne immobilité du défunt, pour être juste glissés, avec la poussière, sous le tapis. SURTOUT que l'odeur de mort s'élève de nos tissus les plus personnels, faut-il le rappeler.

GIGABROTHER est une médication brutale, qui offre le caractère suicidéal de tuer le patient avant qu'il ne s'éteigne peut-être, mais plutôt de donner le spectacle de sa disparition sur le mode quéâtral directive, puisqu'il est très vraisemblable que le décès, consommé, a surtout du mal à nous parvenir en différé, comme la célèbre lumière fossile des astres morts.

CE GROS G nouveaux, où s'érige les souvenirs judéo-chrétiens les plus entortillés, propose au mourant de « passer avec la bête ».

CETTE GÉNÉRALISATION, accordons-lui la caractéristique qu'elle a, puisque nous ne décrivons que ce qui a lieu (comment pourrait-il en être autrement?), celle d'un inventaire avant liquidation. Qu'érigerons-nous en triomphe sur les chars les plus magnifiques d'un cortège grotesque et mirifique? Le beau et/ou l'atroce? Lorsqu'un catafalque s'avance, tout ce qui fait le plus grand battage est ce qu'on porte en terre.

VOILÀ sans conteste ce qui déplit et effraya à la naissance de la charte gigabée : sa nature flagrante d'imagerie funéraire. Pour ce qui nous concerne, nous avons toujours adoré le parage des cimetières, les lieux et objets de piété, toujours laids comme une architecture guerrière (si tant est qu'il soit là question de lutter contre le temps) qui n'ont jamais cessé de nous inspirer et de nous enchanter.



AUTRE TRAVERS énergiquement pourfendu, comme la généralisation, l'outrancière « simplification arbitraire ». Pourtant, toute chose n'est encore accessible, par delà son naufrage, que par les lignes en eaux profondes ne la reliant à la surface qu'à un *signal*.

Par extension (arbitraire, sans doute, elle aussi), il en résulte un monde qui n'est plus apparemment qu'un ensemble de signaux pour lequel il est bien entendu que chacun sait ce qui est exprimé à fond, sans qu'il soit besoin de le répéter, tout étant bien connu désormais grâce au progrès.

Le média rassemble ces signaux permettant à tous d'appréhender tacitement, globalement et constamment le réel. À chaque signal correspondent des catégories constituant l'étude de spécialistes.

Il reste à savoir si ces mêmes spécialistes ne sont pas eux-mêmes limités par un ensemble de signaux toujours plus réduit,

et si le journalisme n'est pas devenu la science supérieure et même une sorte très indigente de métaphysique, à laquelle les spécialistes ne peuvent que se référer dans leur pratique et leurs ambitions.

Cette simplification qui dessèche tout quotidiennement à une vitesse vertigineuse, si elle est bien une érosion sinistre, doit pourtant être regardée comme un miraculeux mode de survie; l'exploitation, en



zone stérile d'une sorte de « réserve » que sont les signaux palliant les effets d'une déshydratation, d'une anémie galopante.

Le signal du g est, à cet égard, un poumon d'acier, une tente à oxygène d'un genre inattendu dont on n'aura bientôt plus le luxe de pouvoir se passer.